

IDYLLES

SUR COMMANDE

(FINN O'DONNEVAN)

Le procédé employé par Thomas Hanley pour choisir s'a future épouse vaut d'être rapporté, particulièrement pour les anthropologues, sociologues et amateurs du bizarre. Il sert, dans son humble domaine, d'exemple concernant les coutumes matrimoniales de la fin du XX^e siècle. Et, puisque ces coutumes exercent une influence sur l'industrie américaine moderne, l'histoire d'Hanley présente une importance considérable.

Thomas Hanley était un jeune homme grand et mince, d'esprit conservateur, modéré dans ses vices, indulgent aux fautes d'autrui. Sa conversation était parfaitement correcte, et il ne manquait pas d'employer les impropriétés verbales convenables à son âge et à sa situation.

Il possédait plusieurs costumes de flanelle grise, ainsi que de nom.: breuses cravates aux rayures réglementaires. Mais si l'on espérait

le repérer dans une foule grâce à ses lunettes à monture d'écaille, on se trompait, car cela ne le distinguait pas de ses concitoyens.

Cependant, qui eût soupçonné qu'un coeur farouchement romantique battait sous cet extérieur modeste, effacé, banal ?...

Les jeunes gens comme Hanley, portant leur « uniforme » de flanelle grise et leur visière d'écaille, sont les chevaliers d'aujourd'hui. Par milliers, ils parcourent les rues de notre grande ville, d'une démarche fière et rapide, le regard droit, la voix mesurée, vêtus de façon à passer inaperçus. Comme des acteurs ou des gens hypnotisés, ils vivent leur existence obscure tandis que la flamme romanesque s'obstine à brûler en eux.

Thomas rêvait continuellement, tout éveillé, de coutelas tournoyants, de grands voiliers cinglant vers le soleil, des yeux sombres et infiniment tristes d'une jeune fille le contemplant à travers un rideau de fils de la Vierge, et d'autres aventures beaucoup plus modernes...

Mais l'agrément du roman se rencontre rarement dans une grande ville. Nos hommes d'affaires les plus entreprenants s'en aperçurent récemment, et, un vendredi soir, Hanley reçut la visite d'un genre de commerçant singulier.

Le jeune homme venait de rentrer chez lui, après une journée de bureau harassante, et dénouait sa cravate en envisageant avec une certaine mélancolie le long week-end qu'il allait passer. Il n'avait pas envie de regarder la télévision, et il avait vu tous les films du voisinage. Pire encore : les filles qu'il connaissait lui semblaient sans intérêt, et ses chances d'en rencontrer d'autres lui paraissaient nulles.

S'asseyant dans son fauteuil, tandis que le profond crépuscule bleu se répandait sur Manhattan, il réfléchit au moyen de trouver une partenaire intéressante.

Soudain, la sonnette de sa porte tinta.

En règle générale, seuls les colporteurs ou les solliciteurs se présentaient sans être annoncés. Mais, ce soir-là, le plaisir d'évincer un importun parut à Thomas une agréable distraction.

Il ouvrit donc rapidement sa porte, et vit un petit homme vif, vêtu de façon voyante, au visage rayonnant.

— Bonsoir, monsieur Hanley, dit gaiement le visiteur. Je suis Joe Morris, représentant du Service Romanesque New Yorkais, dont le bureau principal se trouve dans l'Empire State Building et qui a des succursales dans toutes les villes. Notre but est de servir les personnes esseulées, comme vous... Ne protestez pas ! Pour quelle raison seriez-vous là un vendredi soir, si ce n'était à cause de votre esseulement ?... En tout cas, notre tâche et notre plaisir sont de vous aider. Un jeune homme brillant, sensible et beau comme vous a besoin de filles aimables et intelligentes...».

Attention ! l'interrompit sévèrement Hanley. Si vous représentez une sorte d'agence de prostitution...

Sachez, monsieur, se récria Joe Morris, que je suis un homme respectable. J'ai une femme et trois enfants. Si vous me croyez capable de m'abaisser à quelque trafic clandestin...

Je suis désolé ! s'excusa Hanley, en poussant Morris vers le fauteuil.

Le représentant du Service Romanesque retrouva immédiatement ses manières joviales.

— Les jeunes filles de qui je parle ne sont pas des «professionnelles», dit-il volublement. Elles sont douces, sérieuses, sentimentales, mais solitaires. Elles sont nombreuses dans ce cas. C'est pourquoi notre organisation se propose de réunir les célibataires dans les meilleures circonstances possibles.

En somme, il s'agit d'une espèce d'Amicale ?

Pas du tout ! Ce genre anachronique et lugubre d'association était bon du temps de la reine Victoria ! Avec notre Service Romanesque, nous avons réalisé ce qui devrait exister depuis des années : nous avons appliqué la précision scientifique et le savoir-faire technologique à l'étude approfondie des facteurs essentiels, afin que les rencontres entre hommes et femmes soient heureuses.

Quels sont ces facteurs ?

Les principaux sont la spontanéité et la fatalité. Cela peut sembler contradictoire, mais le romanque, par sa nature même, doit être composé d'éléments contraires : les graphiques le prouvent. Et la recette que nous vendons est aussi pure qu'originale. Il ne s'agit pas d'érotisme, qui est accessible à chacun ; pas d'amour non plus, car il n'y a aucun moyen d'en garantir la permanence, ce qui rend l'amour anticommercial. Nous vendons l'ingrédient qui manque à la société moderne, l'épice de la vie, le rêve de tous les âges !

— C'est très intéressant, convint Hanley.

Toutefois, celui-ci hésitait sur la valeur des assertions de Morris. L'homme pouvait être un charlatan aussi bien qu'un visionnaire. En tout cas, le jeune homme doutait qu'il pût lui procurer quelque chose de semblable aux sombres et fantastiques rêveries qui hantaient ses jours et ses nuits.

Merci, monsieur Morris, déclara-t-il après un instant de silence. Je réfléchirai à votre proposition. Pour le moment, je suis assez pressé...

Non, non ! Vous allez essayer notre système pendant quelques jours, absolument sans engagement. Tenez ! Mettez ceci à votre

revers de veston...

Qu'est-ce que c'est ?

Un petit poste de radio à transistors, pourvu d'un oeil minuscule de télévision. Nous utilisons cet appareil pour combler les désirs de millions de jeunes gens dans votre cas... Et n'oubliez pas que les romans procurés par notre firme sont esthétiques ; délicieux, physiquement, et édifiants moralement.

Là-dessus, Joe Morris serra la main de son client et partit.

HANLEY examina le petit appareil, sans y découvrir ni boutons, ni cadran, et sans constater qu'il fonctionnât. Néanmoins, il le fixa à son revers de veston en haussant les épaules. Puis il renoua sa cravate et sortit.

La nuit était claire et froide. Comme il l'avait fait tant de fois, Thomas Hanley la jugea parfaitement propice à une idylle.

Autour du jeune homme s'étendait la ville, riche de promesses et de possibilités infinies, dont on ne voyait jamais l'accomplissement. Il pensa aux femmes qui se tenaient peut-être derrière les larges fenêtres claires, les yeux baissés, le regardant se promener solitairement et s'interrogeant à son sujet.

Soudain, le noctambule entendit une voix exprimer cette constatation :

C'est agréable de contempler la ville du haut d'une terrasse !

Hanley s'arrêta court et regarda autour de lui. Il était absolument

Il lui fallut un moment pour réaliser que la voix venait du petit poste à transistors. Puis il réfléchit à la suggestion et, la trouvant plaisante, il se tourna vers le bâtiment voisin.

Pas celui-ci, murmura la radio.

Docilement, Hanley gagna la maison suivante, et perçut un léger grognement approbateur.

« Eh bien ! pensa-t-il, ils semblent savoir ce qu'ils font, au Service Romanesque. »

L'instant d'après, Thomas entra dans l'immeuble et prenait l'ascenseur jusqu'au dernier étage. De là, quelques marches le menèrent à la terrasse, où il se dirigea vers l'ouest.

De l'autre côté, chuchota la radio.

Après avoir obéi, le jeune homme eut la vision de la ville nocturne aux rues bien alignées, où brillaient des lumières blanches, des lueurs rouges ou vertes d'enseignes commerciales et des éclairs intermittents de signaux électriques.

Tout à coup, le noctambule remarqua une personne qui contemplait le même spectacle.

Excusez-moi I dit-IL Je ne' vous dérange pa-s ?...

Pas du tout ! répondit une voix féminine.

Thomas constata qu'il était .ten présence d'une jeune et jolie femme, et il sentit que leur rencontre émouvait celle-ci autant que lui-même. Cependant, il ne trouvait rien à dire !

Les lumières..., lui souffla la radio.

— Ces lumières sont bien belles I dit-il bêtement.

Oui, murmura la belle inconnue. On dirait une grande carpe de étoiles ou de vers luisants. Du resté, je viens souvent contempler ce spectacle.

Moi, jamais. Mais, ce soir, je savais que je vous y trouverais.

Hanley pensa qu'au grand jour un tel dialogue serait ridicule.

Pourtant là, entre les lumières scintillantes et les étoiles toutes proches, il paraissait tout naturel.

Je n'encourage pas les inconnus à me tenir des discours, dit la jeune femme en faisant un pas vers son interlocuteur, mais...

Je ne suis pas un inconnu, répondit Thomas en se rapprochant aussi.

La blonde chevelure de sa coin-pagne rayonnait dans la pénombre. Ses lèvres s'entrouvrirent. Elle le regarda, transfigurée par l'émotion, tandis qu'il se sentait exquisement troublé par le léger parfum qui se dégageait de ses cheveux.

Prenez-la contre vous, chuchota la radio.

Hanley écarta les bras. Sa compagne s'y blottit en exhalant un léger soupir, et ils s'embrassèrent passionnément...

Quand ils reprirent leur souffle, Hanley remarqua le minuscule poste de radio, orné de pierres précieuses, accroché à la robe de sa partenaire. Cependant, il reconnut que, pour avoir été, vraisemblablement, organisée par le Service Romanesque, la rencontre n'en était pas moins agréable

L'aurore commençait à colorer les gratte-ciel quand Thomas regagna son appartement. Il s'écroula, épuisé, dans son lit, et ne s'éveilla que vers le soir, affamé. Puis, en dînant dans un bar voisin, il réfléchit aux événements de la nuit précédente.

Celle-ci avait été merveilleuse pour lui sur la terrasse où il avait rencontré sa nouvelle amie et dans le chaud appartement de sa conquête, qu'il avait quittée à l'aube en emportant sur ses lèvres la grisante sensation du baiser d'adieu.

Pourtant Thomas restait partiellement insatisfait. Cette idylle arrangée et réglée par une agence de radio qui soufflait aux amoureux les propos appropriés avait quelque chose de faux. Thomas imaginait un million de jeunes hommes pareils à lui, parcourant les rues selon les indications d'un million de postes de radio miniatures. Il se représentait les opérateurs à leur studio central, accomplissant routinièrement leur romanescque besogne nocturne, puis achetant un journal et prenant le métro pour rejoindre leur famille. C'était décevant ! Mais Thomas admettait que cela valait mieux que pas de roman du tout. Et puis, les conditions (le la vie moderne voulaient que le sentiment lui-même s'établît sur une base organisée ou se perdit dans la confusion...

« Au fond, est-ce tellement nouveau ? pensait Hanley. Au moyen âge, une sorcière lançait au chevalier un charme qui le menait vers une dame également enchantée. Aujourd'hui, un commerçant vous procure une radio à transistors qui remplit le même office, sans doute beaucoup plus vite ».

Thomas Hanley écarta de son esprit les considérations sentimentales, régla son repas et sortit.

Cette fois, son pas ferme et rapide le mena dans un des quartiers les plus pauvres de la ville. Là, des poubelles s'alignaient au long des trottoirs, le son mélancolique d'une clarinette s'exhalait par une fenêtre, des voix perçantes de femmes discutaient.

Un chat rayé, aux yeux d'agate, regarda le promeneur et disparut dans une ruelle. Hanley s'arrêta, puis décida de revenir sur ses pas.

— Pourquoi ne pas pousser plus loin ? dit faiblement la radio. Thomas reprit sa marche en frissonnant. Il dépassa rapidement

de gigantesques entrepôts sans fenêtres et des magasins fermés. L'endroit ne convenait vraiment pas à une rencontre sentimentale.

Peut-être valait-il mieux négliger les avis de la radio.

Soudain, le jeune homme entendit un piétinement. En s'approchant de l'étroite allée d'où venait le bruit, il vit trois personnes luttant corps à corps. L'une était une jeune fille, qui essayait de se dégager de l'emprise de deux hommes.

Aussitôt Hanley prit son élan pour courir à la recherche d'un agent, et même de deux ou trois. Mais sa radio l'arrêta :

Vous pouvez les mâter vous-même.

Thomas en doutait, car les journaux étaient pleins d'histoires d'hommes qui se croyaient capables de maîtriser des bandits et se retrouvaient sur un lit d'hôpital.

Cependant la radio le relança, et, frappé par l'idée de la fatalité, stimulé par les appels plaintifs de la victime, le jeune homme ôta ses lunettes d'écaille, les rangea dans leur étui, et plongea dans l'obscurité de l'allée.

Il trébucha sur une poubelle, l'écarta de son chemin, atteignit le groupe tumultueux, saisit l'un des assaillants par l'épaule, le fit pivoter et le cingla de son poing droit. L'homme s'écroula contre le mur, tandis que son complice lâchait la jeune fille pour s'élancer sur Hanley. Celui-ci envoya ce deuxième adversaire rouler par terre d'un coup de pied.

— A toi de jouer, camarade ! grommela l'homme en tombant. Thomas se retourna vers le premier voyou, qui bondissait sur lui comme un chat sauvage. Mais chose étonnante tous les coups de l'agresseur manquèrent leur but, alors qu'il fut abattu d'un simple gauche bien placé.

Les deux chenapans se remirent sur pieds et prirent la fuite. Tandis qu'ils s'éloignaient, Hanley en entendit un dire à l'autre :

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie !...

Le promeneur se tourna vers celle qu'il venait de délivrer. Elle s'appuya contre lui en haletant

Vous êtes venu...

Je le devais, répondit-il selon la subtile indication de sa radio.

Un réverbère faisait miroiter là chevelure sombre de la jolie jeune femme qui regardait Thomas avec une intense émotion. Cette fois, il n'attendit pas d'injonction pour la prendre dans ses bras: il commençait à connaître l'art et la manière de faire une conquête « spontanée »...

Puis, tandis que le jeune couple se dirigeait vers le logis de la jolie fille, Thomas remarqua un gros bijou scintillant dans les cheveux de celle-ci. Il comprit aussitôt que c'était une minuscule radio à transistors.

Le lendemain soir, Hanley parcourut de nouveau les rues, en essayant d'apaiser la petite voix insatisfaite qui le tourmentait. Il évoquait son heureuse nuit précédente, la douce chevelure effleurant ses yeux et les larmes tièdes tombant sur son épaule.

Mais sa dernière conquête n'était pas plus son « type » que celle de la veille. Du reste, on ne peut pas rapprocher deux êtres au hasard en étant sûr que le fougueux roman devienne de l'amour. Celui-ci a ses propres lois et les applique avec rigueur. Tandis qu'il marchait, la conviction mûrissait en Thomas que,

cette nuit-là, il trouverait enfin l'idéal, parce que la lune brillait au-dessus de la ville et qu'une brise du sud apportait un parfum mêlé de douceur et de nostalgie.

Le jeune homme allait sans but, car sa radio restait silencieuse. Aucune indication ne le dirigea vers le petit parc, au bord de la rivière ; aucune voix secrète ne lui ordonna de rejoindre la jeune fille solitaire qui se tenait là.

Il se campa près d'elle et observa le site. A gauche, s'élançait un grand pont, dont l'armature s'estompait dans l'ombre. L'eau noire et huileuse de la rivière glissait, avec un remous perpétuel. Un remorqueur sifflait ; un autre répondait, évoquant des lamentations de fantômes perdus dans la nuit.

Comme sa radio ne lui faisait aucune suggestion, Thomas dit :
Belle nuit !

Peut-être... ou peut-être pas. ! répondit la jeune femme sans se retourner.

Il suffit d'en goûter le charme

Quelle chose étrange...

Est-il tellement étrange que je sois ici et que vous y soyez ?

— Peut-être pas, répondit-elle, en se tournant, enfin, pour le re- garder en plein visage.

Elle était jeune et jolie. Sa chevelure de bronze luisait dans le rayon de lune. La situation, l'atmosphère, la lumière douce et flatteuse transfiguraient ses traits. Elle entrouvrit les lèvres.

Hanley comprit que cette aventure était vraiment spontanée, puisque la radio ne l'avait, pas guidé jusque-là, ne lui avait pas soufflé ses paroles. Et puis, il ne voyait aucun transistor sur la blouse ou dans les cheveux de sa compagne.

Cette fois, Thomas avait rencontré son amour sans l'aide du Service Romanesque new yorkais !

•

Le jeune homme tendit les bras. La belle inconnue s'y blottit en poussant un léger soupir. Ils s'embrassèrent, tandis que les lumières scintillantes de la ville se confondaient avec les étoiles, que la lune s'enfonçait dans le ciel et que les cornes de brume lançaient leurs sinistres messages sur la noire rivière huileuse.

Hors d'haleine, la jeune femme se dégagea, et demanda :

M'aimez-vous ?

Comme vous ! s'écria Thomas. Laissez-moi vous dire...

Je suis tellement heureuse d'être votre « roman de libre choix », offert comme échantillon par la Super-Industrie Romanesque, dont les bureaux sont à Newark. Notre firme est la seule à procurer des idylles vraiment spontanées. Grâce à nos recherches technologiques, nous pouvons nous dispenser de grossiers appareils comme les radios à transistors, qui créent une impression de contrôle là où aucune règle ne doit apparaître. Nous sommes heureux d'avoir pu vous plaire.

« Mais n'oubliez pas que c'est un simple aperçu de ce que la Super-Industrie Romanesque, avec ses succursales dans le monde entier, peut vous offrir. Divers plans sont exposés dans cette brochure. Le « *Roman International* » peut vous intéresser ou, si vous avez l'esprit plus aventureux, le piquant « *Roman à travers les âges* » vous conviendra peut-être mieux. Vous avez ici le plan officiel de la ville. »

Elle glissa une brochure dans les mains de Hanley. Celui-ci

regarda la plaquette, puis la jeune fille, et laissa tomber le prospectus sur le sol.

— Monsieur, dit l'inconnue, j'espère que nous ne vous avons pas offensé ! Ces aspects commerciaux du roman sont nécessaires. Si vous voulez bien nous accorder votre clientèle, vous recevrez votre facture chaque mois, dans une simple enveloppe sans tête, et...

Thomas ne répondit pas. Il descendit la rue en courant, arracha la petite radio du revers de son veston et la lança dans un égout.

D'autres tentatives commerciales furent faites auprès de Thomas Hanley. Mais en vain. Enfin, il téléphona à l'une de ses tantes, qui arrangea immédiatement une entrevue avec la fille d'un de ses plus vieux amis. Les jeunes gens se rencontrèrent dans le salon encombré de la vieille dame et échangèrent pendant trois heures des banalités sur le temps, les études, les affaires, la politique et des amis communs.

La tante de Thomas, rayonnante, allait et venait autour d'eux, servant le café et le cake « maison ». Ce cérémonial anachronique semblait convenir parfaitement au jeune couple. Thomas et sa nouvelle conquête continuèrent à se voir régulièrement dans cette ambiance, puis se marièrent après trois mois de fiançailles. Il convient de noter que Thomas Hanley fut parmi les derniers à trouver une femme selon cette méthode.

Les Services Romanesques s'avisèrent alors des possibilités commerciales du système employé par lui et allèrent jusqu'à évaluer le rôle de la tante dans les accordailles. Maintenant, l'un des services les plus prospères de ces compagnies est pourvu de tantes qu'ils mettent à la disposition des jeunes gens pour assurer le succès des idylles dans des conditions plus efficaces que celles créées par les stratagèmes d'une organisation radiophonique...

Galaxie (1ère série) n° 53, avril 1958: Idylles sur commande en tant que Finn O'Donnevan (Grey flannel armor - Galaxy, novembre 1957)